



Richard Wagamese

Jeu blanc

Roman traduit de l'anglais
par Christine Raguet

ZOE

JEU BLANC

*La collection Écrits d'Ailleurs
est dirigée par Regula Locher.*

RICHARD WAGAMESE

JEU BLANC

Roman traduit de l'anglais par Christine Raguét

ZOE
écrits
d'ailleurs

*Les Éditions Zoé remercient une fondation privée genevoise
et le Centre National du livre pour leur soutien
à la collection Écrits d'Ailleurs.*

La traductrice remercie Jean-Sylvain, Julie, Moya,
Nicole et Axel dont la connaissance pratique du hockey
au Canada m'a été précieuse.

Titre original: *Indian Horse*

© Richard Wagamese, 2012
by arrangement with Westwood Creative Artists Ltd

Schéma de la patinoire, p. 253: *Texture for ice hockey rink*
© Victor V. Hoguns Zhugin/Shutterstock

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2017
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Silvia Francia
Illustration: *Hockey blue line on ice skating rink*,
by Evgeny Bakharev, © Shutterstock

ISBN 978-2-88927-460-4
ISBN EPUB: 978-2-88927-470-3
ISBN PDF WEB: 978-2-88927-471-0

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

*À ma femme, Debra Powell, qui m'a permis de jouir de sa
lumière et de devenir meilleur*

J'entre dans la paix des créatures sauvages
qui n'imposent pas à leurs vies l'anticipation
du malheur. J'entre dans la présence de l'eau calme.
Et je sens au-dessus de moi les astres aveugles au jour
attendant d'émettre leur lumière. Un moment
je m'abandonne à la grâce du monde, et je suis libre.

Wendell Berry, « La paix des créatures sauvages »

1

Je m'appelle Saul Indian Horse. Je suis le fils de Mary Mandamin et de John Indian Horse. Mon grand-père s'appelait Solomon et mon prénom est le diminutif du sien. Ma famille est issue du Clan des Poissons des Ojibwés du Nord, les *Anishinabés*, c'est ainsi que nous nous désignons. Nous avons élu domicile sur les territoires bordant la rivière Winnipeg, là où elle s'élargit avant d'entrer dans le Manitoba et après avoir quitté le lac des Bois et les crêtes accidentées du Nord de l'Ontario. On dit que nos pommes ont été taillées dans ces chaînes granitiques qui s'élèvent au-dessus de notre patrie. On dit que le brun profond de nos yeux a suinté de la terre féconde autour des lacs et des marécages. Les Anciens disent que nos longs cheveux raides viennent des herbes ondulantes qui tapissent les rives des baies. Nos pieds et nos mains sont larges, plats et forts comme les pattes d'un ours. Nos ancêtres ont appris à se déplacer sans peine à travers les territoires que le *Zhaunagush*, l'homme blanc, a plus tard redoutés, sollicitant notre aide pour les parcourir. Notre parole s'écoule et se déverse comme les rivières qui nous servent de routes. Nos légendes rapportent comment nous avons émergé des

entrailles de notre Mère Terre – Aki est le nom que nous lui attribuons. Nous avons surgi, sans imperfections, les battements du cœur d’Aki dans nos oreilles, prêts à devenir ses gardiens et ses protecteurs. Quand je suis né, notre peuple parlait encore ainsi. Nous étions encore sous l’influence de nos légendes derrière nous. C’est une frontière que ma génération a franchie et nous languissons d’un retour qui n’a jamais pu se produire.

Ces gens, ici, veulent que je raconte mon histoire. Ils disent que je ne peux comprendre où je vais si je ne comprends pas où j’étais avant. D’après eux, les réponses sont en moi. En racontant nos histoires, nous, buveurs invétérés de mon espèce, nous pouvons nous libérer de la bouteille et de la vie qui nous a menés là. J’en ai rien à foutre de tout ça. Mais si ça veut dire sortir d’ici plus vite, alors je vais la raconter, mon histoire.

Ce sont des travailleurs sociaux de l’hôpital qui m’ont envoyé ici. Au Centre New Dawn, la nouvelle aube. Ils appellent ça un établissement de soins. Ici, les thérapeutes disent que le Créateur et les Grands-mères et les Grands-pères veulent que je vive. Ils disent plein de choses. En fait, ils parlent tout le temps et ils espèrent qu’on va faire pareil. Ils sont assis là, les yeux brillants, humides et pleins d’espoir, et pensent qu’on ne les voit pas attendre. Même quand j’ai les yeux rivés sur mes chaussures, je les sens. Ils appellent ça le partage. C’est l’un de nos anciens principes tribaux, à nous les Ojibwés, à ce qu’ils prétendent. Faire battre ensemble beaucoup de cœurs nous rend plus forts. C’est pour cela qu’ils nous installent dans le cercle de partage.

On est au moins trente à séjourner ici. Depuis les grands adolescents jusqu’à quelques hommes dans la trentaine, comme moi, et une femme qui est si vieille qu’elle n’arrive plus vraiment à parler. Toute la journée on est

assis en cercle. J'en ai marre de parler. Ça me fatigue. Ça me donne envie de boire. Mais je le supporte et quand mon thérapeute, Moses, me fait entrer dans son bureau pour un tête-à-tête, ça aussi, je le supporte. Ça fait un mois que je suis ici, après six semaines à l'hôpital, et c'est ma plus longue période sans alcool depuis des années, alors je présume que ça sert à quelque chose. Mon corps se sent plus fort. Ma tête est claire. Je mange de bon cœur. Mais, maintenant, ils disent qu'on est arrivés au moment le plus dur du travail: « Si nous voulons vivre en paix avec nous-mêmes, nous devons raconter nos histoires. »

La mienne, je ne peux pas la raconter dans un cercle. Je le sais. Il y a trop à trier et à passer au crible. Et les quelques fois où j'ai essayé de parler, j'ai remarqué que les jeunes ne tenaient pas en place sur leurs sièges. Peut-être qu'ils ne me croient pas ou qu'il y a quelque chose qui les emmerde dans ce que je dis. En tout cas, je ne peux pas parler là, comme ça. Alors Moses m'a autorisé à écrire les choses. C'est ce que je vais faire. Après, je reprendrai le cours de ma vie. Quelque part.

Notre peuple a des rites et des cérémonies qui ont pour but de nous apporter le don de vision. Je n'ai jamais participé à aucun d'eux, mais j'ai vu des choses. Je me suis senti emporté et je me suis senti sortir de ce monde physique pour rejoindre un lieu où le temps et l'espace ont un rythme différent. Je suis toujours resté à l'intérieur des limites de ce monde, pourtant j'avais les yeux de quelqu'un qui est né dans un autre univers. Nos hommes-médecines m'appelleraient devin. Mais j'étais sous l'emprise d'un pouvoir que je n'ai jamais compris. Il m'a quitté voilà des années et la perte de ce don a été mon plus grand chagrin. Parfois, j'ai l'impression que ma vie entière n'a été qu'une longue quête pour tenter de le retrouver.

Je n'étais pas là le jour où le premier cheval indien est arrivé jusqu'à notre peuple, mais j'ai entendu cette histoire tant de fois quand j'étais enfant qu'elle est devenue réelle pour moi.

Les Ojibwés n'étaient pas un peuple du cheval. Notre pays existait à l'état sauvage : lacs, rivières, tourbières et marécages entourés de citadelles de forêt, de pierre et du tissage labyrinthique de la nature. Nul besoin de cartes pour le comprendre. Nous étions le peuple des *manitous*. Les êtres qui partageaient notre temps et notre espace étaient le lynx, le loup, le glouton, l'ours, la grue, l'aigle, l'esturgeon, le chevreuil et l'orignal. Le cheval était un chien-esprit fait pour courir dans des espaces dégagés. Il n'y avait pas de mot pour le désigner dans notre ancienne langue jusqu'à ce que mon arrière-grand-père en rapporte un du Manitoba.

Quand le soleil était chaud et que le chant du vent s'entendait dans le bruissement des arbres, notre peuple disait que les *Maymaygwayseeuk*, les esprits des eaux, étaient sortis danser. C'était une journée comme ça. Étincelante. Les yeux des esprits se reflétant dans l'eau.

Un jour de la fin de l'hiver, mon arrière-grand-père s'en était allé dans la morsure du vent du nord, en direction de l'ouest, vers le pays de nos cousins, les Ojibwés des plaines. Il s'appelait *Shabogeesick*. Ciel oblique. Il était chaman et trappeur, et parce qu'il passait beaucoup de temps dans la nature, elle lui révélait des choses, elle lui parlait des mystères et des enseignements. Les gens disaient qu'il avait le pouvoir télépathique, ce don exceptionnel que possédaient nos premiers maîtres. C'était une puissante médecine permettant de partager des enseignements vitaux entre peuples séparés par des distances colossales. Shabogeesick fut l'un des derniers à revendiquer l'énergie de sa science, avant que l'histoire ne la piétine. Un jour, la nature l'avait appelé et il s'était éloigné sans souffler mot à qui que ce soit. Personne ne s'inquiéta. C'était une chose qu'il faisait tout le temps.

Mais par cette après-midi de la fin du printemps, lorsque, revenant de l'est, il sortit du bois, il tira, au bout d'un licol en corde, un étrange animal noir. Notre peuple n'avait jamais vu une telle créature et les gens avaient peur. C'était un animal gigantesque. Aussi gros qu'un orignal, mais sans le panache, et le son de ses sabots sur le sol rappelait le roulement du tambour — tel un grand vent qui s'engouffre dans la crevasse d'un rocher. Les gens reculèrent en le voyant.

« Quelle espèce d'être est-ce donc ? demandèrent-ils. Est-ce qu'on le mange ? »

— Comment se fait-il qu'il marche aux côtés d'un homme ? Est-ce un chien ? Est-ce un grand-père égaré ? »

Le peuple se posait de nombreuses questions. Personne ne voulait approcher l'animal, et quand il inclina la tête pour commencer à brouter l'herbe, ils en eurent le souffle coupé.

« On dirait un chevreuil. »

— Est-il aussi doux qu'un *Waywashkeezhee*? »

— On l'appelle cheval, leur dit Shabogeesick. Dans le pays de nos cousins on l'utilise pour voyager sur de longues distances, pour porter des charges trop lourdes pour les hommes, pour prévenir de la présence des Zhaunagush avant qu'on puisse les voir. »

« Cheval », dirent-ils tous à l'unisson. Le grand animal releva la tête et hennit, ce qui les effraya.

« Se moque-t-il de nous? demandèrent-ils.

— Il se présente, dit Shabogeesick. Il vient apporter d'importants enseignements. »

Il était revenu en train avec l'animal et avait parcouru à pied les trente miles séparant notre camp, au bord de la rivière Winnipeg, de la gare. C'était un percheron. Un cheval de trait. Une bête de somme, et Shabogeesick montra à tous comment lui mettre un licol, comment le harnacher avec des brides faites de racines de cèdre cousues et de cordes du poste de traite, afin qu'il puisse tirer les carcasses d'orignal et d'ours sur des miles depuis la forêt. Les enfants apprirent à monter sur son large dos. Le cheval tirait les traîneaux des personnes âgées sur les épaisses neiges de l'hiver; il permettait aux hommes de couper des arbres et de traîner les billots jusqu'à la rivière où ils les faisaient flotter jusqu'au moulin à scie et à papier pour gagner un peu d'argent. Le cheval était un véritable cadeau et le peuple l'appela *Kitchi-Animoosh*. Grand Chien.

Puis un jour, Shabogeesick rassembla tout le monde en cercle sur les rochers d'enseignement, là où les Anciens avaient dessiné des histoires sur la pierre. Le peuple n'était rassemblé sur ces pierres sacrées que lorsque quelque chose de vital devait être discuté. Aujourd'hui, personne ne sait où se situe ce lieu. De toutes les choses qui allaient disparaître au cours des changements à venir,

le chemin menant à ce lieu sacré fut peut-être la perte la plus douloureuse. Shabogeesick avait amené Kitchi-Animoosh, Cheval, qui broutait les succulentes feuilles des trembles pendant que l'arrière-grand-père parlait.

« La première fois que le cheval s'adressa à moi, je ne compris pas le message, leur dit Shabogeesick. Je n'avais jamais entendu cette voix auparavant. Mais nos cousins des plaines me parlèrent de la bonté de cet Être, et je jeûnai et je priai dans la hutte de sudation sacrée pendant de nombreux jours pour pouvoir apprendre à parler avec lui.

« Quand j'émergeai de la hutte de sudation, ce Cheval était là. Je traversai les plaines avec lui et le Cheval me fit don de ses enseignements.

« Un grand changement va venir. Il va venir à la vitesse de l'éclair et il va brûler nos vies. Voici ce que Cheval me dit sous la grande voûte du ciel: "Les peuples vont voir bien des choses qu'ils n'ont jamais vues avant, et je suis l'une d'elles." C'est ce qu'il me dit.

« Quand les Zhaunagush vinrent, ils amenèrent le cheval avec eux. Notre peuple vit le Cheval comme un Être spécial. Il chercha à apprendre son pouvoir sacré. Monter ces êtres-esprits, pourchasser le vent avec eux, devinrent des signes d'honneur. Mais les Zhaunagush ne virent rien d'autre que du vol dans ce que nous avions fait, que l'attitude d'un peuple inférieur, alors ils nous appelèrent voleurs de chevaux.

« Le changement qui vient dans notre direction, viendra sous diverses formes. Sous des aspects mystérieux à nos yeux, produisant des sons agressifs à nos oreilles, selon des modes de pensée qui exploseront comme le tonnerre dans nos cœurs et nos esprits. Mais nous devons apprendre à monter chacun de ces chevaux du changement. C'est ce que le futur veut de nous, et notre

survivance en dépend. C'est cela, l'enseignement spirituel de Cheval. »

Notre peuple ne savait comment interpréter ce discours. Les paroles de Shabogeesick les effrayaient, mais ils lui faisaient confiance et ils en étaient arrivés à aimer Kitchi-Animoosh. Ils prirent donc bien soin de lui, le nourrèrent de grains et de foin de choix, qu'ils échangeaient à la ligne de chemin de fer. Les enfants le montaient pour le maintenir en forme. Quand les hommes des traités nous découvrirent dans notre camp isolé pour nous faire signer nos noms sur les registres, ils furent surpris de voir le cheval. Quand ils demandèrent comment il était arrivé là, notre peuple désigna Shabogeesick, et ce furent les Zhaunagush qui le nommèrent Indian Horse, Cheval Indien. Depuis lors, c'est notre nom de famille.

Tout ce que je connaissais d'indien disparut au cours de l'hiver 1961, quand j'avais huit ans.

Ma grand-mère, Naomi, était alors très vieille. Elle était la matriarche de la petite bande dans laquelle j'étais né. Nous vivions encore dans les forêts à cette époque. Nous avions très peu de contact avec quiconque en dehors des Zhaunagush du poste de traite du Nord, à Minaki, où nous apportions nos fourrures et nos baies, ou, de temps à autre, avec un groupe d'Indiens qui tombaient sur nos camps au cours d'un déplacement. Au moindre signe de l'approche d'un étranger, notre grand-mère s'empressait de nous emmener dans la forêt, mon frère Benjamin et moi. Nous y restions jusqu'au départ de l'étranger, même si ça prenait une journée ou plus.

Il y avait un spectre au sein de notre camp. Nous percevions l'ombre de cet être obscur dans les rides du visage de notre mère. Parfois, elle se blottissait auprès du feu, serrant et desserrant les poings, les yeux semblables à des lunes sombres à la lumière des flammes. Elle ne parlait jamais dans ces moments-là, ne pouvait jamais être réconfortée. J'allais vers elle, je lui prenais la main, mais elle

ne me remarquait pas. C'était comme si elle était sous l'influence d'une puissante médecine qu'aucun chaman n'avait le pouvoir de combattre. Le spectre vivait dans d'autres adultes aussi, mon père, mon oncle et ma tante. Mais c'est dans ma mère que sa présence était la plus effrayante.

«L'école», murmurait-elle alors. «L'école.»

C'était à l'école que Naomi nous soustrayait. C'était l'école qui avait tellement fait plonger ma mère au fond d'elle-même que parfois elle cessait d'exister dans le monde extérieur. Naomi avait vu les adultes de notre camp enlevés lorsqu'ils étaient enfants. Elle les avait vus revenir lourds d'un chagrin sur lequel il n'y avait aucune prise, et quand mon grand-père mourut, elle ramena toute la famille vers les terres ancestrales, dans l'espoir que le mode de vie ojibwé pourrait les guérir, pourrait soulager leur souffrance.

Hormis mon frère, j'avais une sœur que je n'ai jamais connue. Elle s'appelait Rachel et elle disparut l'année précédant ma naissance. Elle avait six ans.

«Les Zhaunagush sont arrivés d'au-delà de l'eau», nous dit notre grand-mère, à Benjamin et moi, un jour où nous étions cachés dans les arbres. «C'était la fin août et, de retour du camp d'été près du lac One Man, nous revenions nous installer près de la rivière. Nos canots étaient remplis de baies. Nous avions projeté d'aller les vendre à Minaki et d'y acheter des provisions pour l'hiver. Nous étions fatigués.

«Je n'ai jamais imaginé qu'ils viendraient à l'aube. Moi, j'ai toujours pensé que les Zhaunagush dormaient tard, comme de vieux ours gras. Mais ils sont entrés dans notre camp et j'ai tiré mon vêtement sur Benjamin, qui était si petit, que j'ai pu le dissimuler à leur vue. Mais, ils ont trouvé Rachel et l'ont emmenée dans leur bateau.

«Je suis restée debout sur les rochers pour les regarder. Eux, ils avaient un bateau avec un moteur, et quand ils ont passé le coude de la rivière, je me suis dit que les choses pouvaient se dérober bien vite à notre vue. Les cris de Rachel flottaient dans l'air comme la fumée d'un feu de bois vert. Mais ils ont pourtant fini par s'évanouir et il n'est plus resté rien d'autre que le sillage de ce bateau, qui revenait claquer sur les rochers à mes pieds.

«C'est tout ce qu'il me reste d'elle à présent – le clapotis de l'eau sur les rochers. Chaque fois que je l'entends, je me rappelle cette aube où les hommes blancs sont venus nous enlever Rachel.»

Nous nous cachions donc des hommes blancs. Benjamin et moi développâmes l'ouïe fine des gens de la forêt. Quand nous détections le ronronnement d'un moteur, nous savions qu'il fallait courir. Nous saisissions la main de la vieille femme et nous filions au milieu des arbres pour y trouver un endroit où nous mettre à l'abri jusqu'à ce que nous soyons certains qu'il n'y avait plus de danger.

J'appris l'anglais en même temps que l'ojibwé. Mon père m'apprit à lire dans des livres de Zhaunagush, il me montrait comment former les sons en traçant les lettres du bout du doigt pour me guider. Ils paraissaient durs, ces mots de l'homme blanc – anguleux et pointus sur ma langue. La vieille Naomi luttait contre cet enseignement, en essayant de jeter les livres au feu.

«Ils viennent sous d'autres formes, eux, les Zhaunagush. Leur langage et leurs histoires peuvent t'emporter aussi rapidement que leurs bateaux.»

C'est ainsi que je grandis dans la crainte de l'homme blanc. Il s'avéra que j'avais raison.

En 1957, quand j'avais quatre ans, ils prirent mon frère, Benjamin. La vieille femme et moi étions en train

de ramasser des racines dans une clairière derrière les arbres qui poussaient au bord de la rivière. Les hommes et mon frère étaient au pied de rapides, en train de poser des filets maillants. L'avion arriva de l'ouest et nous ne l'entendîmes pas assez tôt. Naomi et moi réussîmes à atteindre une cavité dans les rochers, mais les hommes et mon frère n'avaient nulle part où aller. L'avion bloqua toute retraite, et nous sortîmes à quatre pattes de notre fissure dans les rochers pour voir ces hommes de l'avion descendre un canot à l'eau et forcer le canot de ma famille à rejoindre la rive opposée. Ils avaient des fusils, ces Zhaunagush. Je crois que s'ils n'en avaient pas eu, mon père et mon oncle les auraient chassés et que nous nous serions enfuis dans le pays d'en haut. Mais ils tinrent mon frère sous la menace d'un fusil et le poussèrent dans l'avion.

Au camp, ma mère s'effondra sur le long rocher plat qui s'étendait jusqu'à la rivière. Personne ne put la faire bouger. Elle resta là pendant des jours, et ce n'est que la fraîcheur des premières pluies d'automne qui la fit se lever et revenir auprès du feu. C'est alors qu'elle fut perdue pour moi. Je pouvais le voir. Elle était décharnée et vidée d'avoir pleuré pendant des journées entières – sa peau était une tente sur ses os. Quand Benjamin disparut, il emporta une part d'elle-même avec lui, et personne ne put rien faire pour combler ce vide. Mon père essaya. Il ne quitta jamais son chevet des semaines durant. Mais maintenant qu'elle avait perdu deux enfants, elle ne dirait plus jamais rien d'autre que « l'école » – des mots comme une meurtrissure dans l'air. En conséquence, il la laissa, et mon oncle et lui descendirent la rivière à la pagaie pour aller vendre les baies. Lorsqu'ils revinrent, ils ramenèrent l'homme blanc avec eux sous forme de bouteilles brunes. Des esprits, les appelaient Naomi. De mauvais esprits. Ces

esprits faisaient bouger les adultes de curieuse façon, avec des mouvements saccadés, et leurs paroles étaient déformées. Je m'endormais au son de rires diaboliques. Parfois ma mère se levait en titubant et dansait autour du feu, son ombre se projetait sur la peau tendue de la tente telle la silhouette d'un squelette. Je serrais mon vêtement autour de ma gorge, m'étendais à la place que mon frère occupait autrefois et attendais que le sommeil m'emporte.

Par les nuits claires, la vieille femme et moi, nous asseyions sur les rochers au bord de la rivière. Les étoiles faisaient des moulinets au-dessus de nous et nous entendions les loups s'appeler. Naomi me racontait des histoires des temps anciens. Elle me parlait de mon grand-père et du savoir de médecine qu'il portait en lui. Une bonne médecine. Une médecine puissante, ojibwée. La rivière, rayonnante à la lueur de la lune du Nord, dessinait des méandres. Dans les arabesques de ses remous, je croyais parfois entendre des chants en langue ojibwée. Des chants d'honneur qui m'élevaient au-dessus de la douloureuse absence de mon frère. Cette voix me donnait des forces, tout comme la main ferme et chaude de Naomi sur ma fragile omoplate.

Après la disparition de Benjamin, ma famille quitta la forêt et les berges de la rivière. Un jour, nous partîmes en canot et laissâmes le camp derrière nous. Ma grand-mère vint elle aussi, bien qu'elle se soit prononcée contre ce déplacement. Alors, ma mère semblait ne presque plus rien peser. J'étais toujours surpris de constater qu'elle laisse des empreintes. Elle n'était plus que de l'air. Ses yeux étaient vides et elle marchait courbée en deux comme une vieille femme.

Mon père supportait tout cela dans un silence stoïque. Mais quand il soulevait une hache, il décrivait un arc de colère, quand il dépeçait un chevreuil, l'incision du couteau était plus cruelle. Cette énergie, si brutale et si dense, était à l'opposé de celle de ma mère.

Mes deux parents s'étaient mis à consommer la boisson des Zhaunagush et nous quittions la forêt à sa recherche. Nous suivions le whiskey jusqu'aux camps provisoires des sang-mêlé qui se rassemblaient sur les terres abandonnées autour des villes d'industrie du sciage, dans l'attente des petits travaux qu'on voulait bien leur concéder. Du travail d'Indien. C'est ainsi que les gens des moulins à scie et

à papier l'appelaient. Les hommes et les garçons arpentaient la forêt pour y couper les arbres morts et traîner les billots jusqu'à des endroits dégagés où des débusqueuses pouvaient les récupérer. C'était leur boulot de dégager les mauvais arbres qui rendaient l'abattage du bois de première qualité plus difficile pour les bûcherons blancs. Il n'y avait pas de tronçonneuses. Les métis et les Indiens coupaient tout à la main avec des scies à bûches et des haches. C'était un travail violent pour un petit salaire, et ce qui était versé était rapidement bu. Il n'y avait pas beaucoup de gamins dans ces camps. La plupart d'entre eux avaient été enlevés par les hommes du gouvernement. Que personne ne soit jamais venu me chercher attestait plutôt de la nature invisible de nos vies que de la chance. Je tirais le chariot sur les routes boueuses et pleines d'ornières qui traversaient le village de tentes pour atteindre les limites désolées de la ville où vivaient les pauvres Blancs, afin d'y vendre du bois de chauffage que nous, les gamins, nous cassions à la main. Les gens du bois-brisé. C'est ainsi que nous appelaient les Zhaunagush des moulins à papier. Les gens du bois-brisé.

Nos vies ne furent plus que des marches pénibles d'un village de tentes à l'autre. Parfois il y avait une cabane de toile goudronnée abandonnée, que nous pouvions appeler maison, mais pour l'essentiel nous vivions avec les autres, tout aussi déplacés que nous, dans des tentes de toile, disposées en cercle autour d'un feu central. Nous partageons la chaleur et la nourriture que nous avons. J'appris à prendre les lapins au collet et à voler les poulets. Je développai un dégoût pour l'infecte odeur de soufre en même temps que j'appris à supporter la puanteur du chien rôti, la morsure de la tisane à la résine de pin pour faire passer les sandwiches au saindoux, qui constituaient notre nourriture de base. Naomi me racontait des

histoires, me tenait à l'écart des adultes quand ils étaient sous l'emprise de la boisson. Elle me montra comment dépouiller les écureuils et les marmottes que nous attrapions parfois dans ces bois clairsemés.

Nous nous installâmes à Redditt pendant l'hiver 1960. Il y avait beaucoup de travail pour les hommes là-bas. Nous réussîmes à acheter un poêle pour notre tente et nous traversâmes les lunes des neiges profondes dans un confort dont nous avons oublié l'existence. Dans cette atmosphère porteuse d'espoir, mon père but moins. Il y avait plus d'argent pour la nourriture, et je cessai de casser les bouts des branches qui dépassaient de la neige pour les traîner dans mon chariot. Au printemps, j'avais grandi, j'étais devenu souple et maigre.

Ce printemps-là, nous cueillîmes champignons, légumes verts et oignons sauvages. Un ruisseau courait depuis un lac de tourbière jusqu'au cours d'eau principal, et ma grand-mère me montra comment ouvrir un sac de jute et y piéger les meuniers qui remontaient la rivière pour pondre. J'appris à les nettoyer avec de rapides mouvements de couteau et à utiliser les tripes comme appât pour les lignes de nuit que je posais afin qu'elles dérivent dans le courant de la grande rivière. Nous fumions ces poissons. Parfois, nous les enduisions d'épaisses couches de glaise et nous les cuisions dans le feu. Ma grand-mère faisait des aiguilles de leurs arêtes, pour coudre les boutons de mes chemises bien abîmées. On commençait à avoir l'impression qu'on pourrait se construire une vie à nous aux abords de cette ville primitive. Vint l'été. Presque tous les soirs, ma mère était assise avec nous auprès du feu, même si elle portait toujours en elle cette profonde tristesse.

Puis Benjamin sortit de la forêt. Il s'était enfui de l'école de Kenora. Les gens qu'il rencontra lui dirent où nous étions allés, il avait suivi la voie ferrée en direction du nord, puis la route. Ça faisait soixante miles jusqu'à Redditt, et il avait parcouru tout le chemin à pied. Il était couvert de piqûres d'insectes et maigrichon, plus grand que la dernière fois où nous l'avions vu. Ses cheveux étaient coupés ras et ses vêtements amples paraissaient encore plus lâches à cause du poids qu'il avait perdu pendant le voyage. Pendant un instant, personne ne sut qui il était.

« Maman », dit-il.

Ma mère sortit de son désespoir dans une tornade de larmes et de rires.

Il y eut une grande célébration. Mon frère s'assit près du feu, on lui donna du ragoût clair et ma grand-mère prépara de la bannique qu'elle fit cuire sur un bâton au-dessus des flammes. Je me tins debout à côté de lui pendant qu'il mangeait. Il était différent. Pas seulement par la taille. Il y avait de la méfiance dans ses yeux et de la dureté dans le port de son menton. Ses mains

tremblaient un peu quand il détachait les morceaux de bannique. Il m'avait salué d'un «Saul», accompagné d'un hochement de tête soutenu. C'était bizarre de voir des expressions d'homme mûr sur le visage d'un enfant. Puis il toussa.

La toux le secoua violemment et il se plia vers l'avant. La bosse de son dos se soulevait et se baissait sous l'effort. Les adultes reculèrent d'un pas, la peur sur le visage. Seule ma grand-mère s'approcha pour s'occuper de lui. Elle l'allongea sur ses genoux et tint délicatement sa tête. Ses quintes diminuèrent progressivement. Quand elles finirent par disparaître, il avait le visage rouge et des larmes dans les yeux. Je vis combien cette crise l'avait encore aminci. Il se blottit contre ma grand-mère et porta une main à sa bouche pour s'efforcer de respirer régulièrement. «Le mal de la toux, nous dit-elle. Il a attrapé ça à l'école.»

Au cours des quelques jours suivants, mon frère se reposa. Il faudrait des années avant que je connaisse le nom complet de ce qu'il avait, mais cette tuberculose que mon frère portait dans ses poumons angoissait toute la famille. Ma mère se replia encore une fois dans son malheur. Mon père but beaucoup. Un soir, ma grand-mère persuada gentiment tout le monde de se rassembler auprès du feu, et elle nous parla.

« Il n'y a pas beaucoup de temps, commença-t-elle. La maladie de la toux est bien installée chez Benjamin, et je crois que les Zhaunagush vont bientôt venir le chercher. Quand ils le feront, ils vont trouver Saul et nous allons les perdre tous les deux. »

Il fallait que nous allions là où les hommes du gouvernement ne pourraient pas nous trouver, disait ma grand-mère. Il fallait que nous retrouvions un mode de vie respectable. Il fallait que nous emmenions Benjamin